

Félix, le Facteur de la Havane

« *El Andarín*, attends-nous ! »

El Andarín, c'est ainsi qu'on m'appelle à Colón, le quartier de La Havane où j'effectue ma tournée de facteur, chaque jour que Dieu fait.

El Andarín : le Marcheur.

Pourquoi le Marcheur, je me le demande bien car je cours plus souvent que je ne marche... Depuis que je suis tout petit, je cours : après les calèches, après le temps, après l'argent...

Je me retourne et trotte sur place, le temps de répondre aux gamins qui courent dans mon sillage :

« Pas le temps ! Le courrier n'attend pas. *El Andarín* n'attend pas ! »

Les gamins font tout leur possible pour ne pas se laisser distancer, mais c'est peine perdue. Ils ont beau, malgré leur jeune âge, m'égaliser en taille, ils ne peuvent rivaliser en allure. Je finis par les semer le long de la rude pente de la Rampa, l'avenue menant au cimetière de Colón.

Le cimetière marque la lisière ouest de la ville et la fin de ma tournée. Après, c'est la forêt, traversée par le Rio

Almendares, qui arrose La Havane et l'alimente en eau avant de se jeter dans le Golfe de Floride.

Du sommet de la côte, je contemple le quartier du Vedado qui s'étend jusqu'à la mer, puis je repars aussitôt. Sur le chemin du retour, pas de courrier dans ma sacoche, mais des messages personnels ou de menues denrées confiées par les habitants du quartier :

« Le rhum, c'est pour l'Ernesto ! Dis-lui bien qu'il doit me payer avant la fin de la semaine... »

- Tiens, Félix, des œufs pour ta *mamá*. Qu'elle me dise ce qui lui manque pour demain.

- Ne traîne pas en route, ce poulet doit passer ce soir à la casserole ! »

À la fin de ma tournée, je longe le front de mer. Dans le soleil couchant, celui-ci prend des reflets mordorés. Je sens sur mes mollets la bruine expirée par les vagues venues se briser sur les rochers. Sur un tronc d'arbre, une affiche est collée et attire mon attention. Aussitôt après l'avoir lue, je prends mes jambes à mon cou, impatient de rapporter la nouvelle.

J'ai à peine tourné le coin de la *calle Àguila*, à l'angle du Malecón, que la voix de ma mère tonne à mes oreilles :

« Félix de la Caridad Carvajal Soto ! Ces enfants vont me rendre folle ! Où trainais-tu encore ? »

Quand ma mère me donne du nom à rallonge, ce n'est pas bon signe. Il faut dire qu'elle n'a pas la vie facile. Depuis que mon père est mort, elle est seule à nous élever. Je laisse tomber ma sacoche pour ramener l'ordre dans le patio du vieil édifice que notre famille partage avec d'autres familles nombreuses. Quelques instants plus tard, le calme est revenu.

« Tu étais passé où, enfin ? » me réprimande sa mère en sortant avec un soin infini les précieux œufs de la sacoche.

Je déplie l'affiche, pliée en quatre. Ma mère la lit à voix haute :

« Ce 18 janvier 1904, *El Chistavín* fera la preuve de son immense résistance dans la course. Avis aux habitants qui souhaitent se mesurer à lui : rendez-vous à 6h00 dans le *Parque Central* ! »

Mariano Bielsa, dit *El Chistavín*, le héros national de la course à pied... et mon idole ! *El Chistavín*, je l'ai déjà vu à l'œuvre quand j'étais petit, alors qu'il faisait la démonstration de ses talents d'un bout à l'autre de l'île.

Devant mon air illuminé, ma mère hésite à comprendre :

« Quoi, ne me dis pas que... Toi, tu crois pouvoir battre *El Chistavín* à la course ? »

Elle secoue la tête, l'air de dire : « Mais tu es fou, mon garçon ! », avant de retourner à la préparation du diner. Fou ou pas, pas question de manquer cet événement.



J'obtiens à peu près la même réaction lorsque, le jour de la course, je me présente au guichet d'enregistrement, une planche posée sur deux tréteaux derrière laquelle un huissier rigolard m'apostrophe :

« Toi, petit *Andarín*, tu veux rivaliser avec le grand *Chistavín* ? »

Son rire tonitruant m'attire toutes les railleries :

« Cet avorton veut courir contre le plus grand athlète d'Espagne !

- Tout juste 1,50 m de haut, et il croit pouvoir tenir tête à un marathonien ?

- Tu n'as pas du courrier à livrer, petit facteur ? »

Refusant de me laisser impressionner, je m'aligne avec les autres compétiteurs. Un seul manque à l'appel : *El Chistavín* lui-même ! Une star se doit de faire attendre son public. Lorsqu'il apparaît enfin, il est accueilli par une salve de hurras et de sifflets. Il les reçoit avec une satisfaction évidente, levant les bras au-dessus de la tête et tournant sur lui-même pour pouvoir être admiré de tous, comme s'il avait déjà gagné. Dans son esprit, c'est sans doute le cas.

Beau joueur, il vient tout de même nous serrer la main, un par un. Lorsqu'il s'arrête à mon niveau, un sourire amusé plisse les coins de ses lèvres, le temps de réaliser que, en dépit de ma petite taille, je ne suis pas un enfant, mais un jeune homme en pleine force de l'âge. Alors, son sourire se transforme en un rictus narquois.

Je n'en suis que plus déterminé.

Il n'est pas sept heures et la chaleur est déjà étouffante lorsque le coup de sifflet du départ est donné.

Deux heures plus tard, j'ai mis tous les rieurs de mon côté. Les quolibets¹ ont fait place aux encouragements, la moquerie à une admiration bruyante.

Pour la plupart des concurrents, il s'agit seulement de faire un petit bout de chemin avec la star ; je suis le seul à lui tenir tête. Contrairement aux autres, je ne me contente pas de garder la distance : j'ai bien l'intention de le battre ! Mesurant ma foulée, j'enchaîne les tours de parc avec une régularité implacable.

Déjà gênante en début de journée, la chaleur est maintenant torride, oppressante : du plomb fondu coule dans mes poumons. Mais, habitué à trotter dans la fournaise par monts et par vaux, je ne perds pas mon objectif de vue : gagner !

1. *Plaisanterie qui vise à se moquer.*

À présent, je reste seul en course avec mon idole. Galvanisé, tous les spectateurs se mettent à m'encourager :

« Vas-y, facteur, tu peux le faire !

- Pour Cuba, petit !

- Il est fini l'Espagnol, achève-le ! »

On pourrait croire que c'est la Guerre d'Indépendance qui se joue de nouveau ici, et que je suis son porte-drapeau.

L'Espagnol commence à s'essouffler. Il ralentit, vacille, fait mine de s'arrêter, se tient le côté, repart, pour s'arrêter encore, une main appuyée sur un arbre afin de reprendre son souffle, ou préserver son équilibre.

Quant à moi, je m'offre le luxe de courir encore une petite heure, ajoutant ainsi l'insulte à la victoire.

Lorsque je m'arrête enfin, sous les vivats d'un public conquis, le vieux lion vaincu s'approche de moi. Pourtant, loin de me tenir rigueur de ma victoire éclatante, *El Chistavín*, en sportif rôdé aux combats tantôt gagnés, tantôt perdus, me prend la main et la lève bien haut pour saluer l'exploit. Tandis que la foule applaudit des deux mains devant ce geste, il me glisse à l'oreille :

« Dis, petit, tu ne t'inscrirais pas aux Olympiades de *San Luis* ? »



San Luis ? C'est aux *Estados Unidos*, m'explique Mariano Bielsa. Dans le « Midwest », au bord du Mississippi, le plus long fleuve du pays. En cet été 1904 doivent s'y dérouler, en même temps, l'Exposition universelle et la troisième édition des Jeux Olympiques.

« Toi, petit, tu dois courir le marathon, insiste-t-il. Cette épreuve, c'est du tout cuit pour toi ! »

Aller aux États-Unis ? Participer à des olympiades dont je n'ai jamais entendu parler ? Comment un petit Cubain sans le sou, qui n'a pas de quoi s'offrir une paire de chaussures décente, pourrait-il se payer le voyage et rivaliser avec des coureurs aguerris dans la plus terrible, la plus redoutée, la plus célébrée des épreuves ? En plus d'avoir les jambes qui flanchent, on dirait bien que ce *Chistavín* n'a plus toute sa tête !

« Tu comptes y aller comment : à la nage ? se récrie ma mère. On n'a pas assez pour payer un billet de bateau ! »

À la nage, ça fait un peu loin tout de même. Et puis, j'ai trop peur des requins.

El Chistavín m'a confié qu'aucun athlète sud-américain ne participait aux olympiades. C'est le terrain de jeux privé des Américains du nord et de quelques Européens, Allemands et Grecs surtout. Les Anglais et les Français auraient même décliné l'invitation.

« C'est ta chance, *El Andarín* ! m'a dit Bielsa. Saisis-la ! »

Le prix d'un billet de bateau pour voir monter un Cubain sur un podium international, ce n'est vraiment pas cher payé. C'est sûr, le gouvernement ne demandera qu'à m'aider.

Le lendemain, quand je frappe à la porte de la Présidence, je ne doute pas que l'affaire est gagnée d'avance. J'annonce au planton de service :

« Je veux voir Don Tomás² ! »

Mais le soldat me rit au nez.

« Voyez-vous ça ! Et qui le demande, s'il vous plait ?

- Félix de la Caridad Carvajal Soto ! C'est pour avoir de l'argent pour payer mon billet de bateau pour participer aux Jeux Olympiques de *San Luis* pour gagner la médaille d'or au marathon. »

Je dis tout cela d'un seul trait.

« Oh, dans ce cas, il faut vite que je prévienne Don Tomás... »

Mais il ne bouge pas pour autant. Alors, pour qu'il réagisse, j'ajoute :

« Je serai le premier sud-américain à participer ! »

Soudain, le garde change de ton :

« Tu crois franchement que *El Presidente* n'a rien d'autre à faire que d'aider un traine-savate dans ton genre ? Allez, file avant que je te jette en prison ! »

2. Tomás Estrada Palma, le premier Président de Cuba, de 1902 à 1908.

Je suis scandalisé. C'est à se demander s'il a bien compris l'importance de mon affaire ! Mais je ne me laisse pas abattre.

Tout au long des semaines suivantes, je tente de récolter l'argent du billet de bateau par le seul moyen que je connaisse : en courant. Sur une pancarte passée autour du cou, j'ai écrit à la peinture : « Aidez un athlète cubain à monter sur le podium à *San Luis* ». C'est ainsi que je fais ma tournée, déguisé en homme-sandwich !

Et ça fonctionne : intrigués, les gens me questionnent. Je me fais un plaisir de leur expliquer :

« Ce sont des Jeux organisés aux États-Unis, au bord du Mississippi, mais seuls les Américains participent, et moi je veux montrer à tout le monde que les Cubains courent plus vite que les Américains ! »

Les réactions sont mitigées : on se moque, on hausse les épaules de dédain, ou bien on m'encourage. Parfois, on me donne une toute petite pièce ou deux.

Et c'est ainsi que, *paso a paso, peso a peso*³, je vois grossir mon pécule.

Un dimanche, j'ai l'idée de reproduire l'exploit accompli contre le marathonien espagnol. J'invite tous ceux qui le veulent à venir me voir courir au parc. À chaque

3. *Pas à pas, sou à sou (le peso est la monnaie de Cuba).*

tour couru, les spectateurs qui souhaitent rester doivent me donner un peso chacun...

Je cours toute la journée, du lever au coucher du soleil. Et quand le dernier spectateur, fatigué de me voir enchaîner les tours, décide de rentrer chez lui pour dîner et que je peux compter mon argent, je n'en reviens pas : les Havanais viennent de payer mon billet pour l'Amérique, et même un peu plus ! De quoi survivre le temps du voyage, et arriver en forme pour remporter la première place...



En posant le pied dans le port de la Nouvelle-Orléans, j'ai l'impression de débarquer en plein milieu d'un festival battant son plein !

À La Havane, il n'y a pas un tel débordement de lumière, de cris et d'odeurs. Chez nous, quand le jour tombe, il fait nuit, et on va se coucher. On n'éclaire pas les rues comme en plein jour. Et on a beau avoir le verbe haut⁴ dans les rues de Colón et du Vedado, rien à voir avec la cacophonie ambiante de Bourbon et Canal Streets, dans le Vieux Carré français, où l'on s'apostrophe et s'invective copieusement depuis les balcons ouvragés des maisons coloniales.

4. Parler fort.

Surtout, il y a la musique, omniprésente, qui se déverse dans les rues comme une marée envahissante. Dieu sait qu'on aime la musique à Cuba. Mais, ici, cela prend une tournure presque agressive : les sons, les timbres et les rythmes semblent se disputer le territoire.

Encore sous le coup de la traversée, les jambes flagelantes, je suis comme incapable de reprendre pied, ne sachant pas où diriger mes pas, désorienté par tous ces bruits qui se croisent et se recroisent dans l'air étouffant.

« Hé, toi ! »

Je me retourne pour voir qui m'interpelle. C'est un garçon de mon âge, basané comme moi.

« Tou as perdou ton chemin ? »

- ...

- *Perdido ?* »

Le soulagement doit se lire sur mon visage, car le garçon poursuit en espagnol :

« Cuba ? Puerto Rico ? »

- Cuba.

- Moi, d'ici, mais ma famille vient de Saint Domingue. »

Il s'appelle Freddie, et décide de me faire découvrir sa ville. Ce qui signifie: me trainer de bar en club à travers les rues du Quartier français pour me donner

à entendre la musique de la Nouvelle-Orléans. Il m'explique :

« Ça s'appelle le *jazz*. Il y a autant de styles de *jazz* que de musiciens à la Nouvelle-Orléans. Ou de bars. Ça en fait, crois-moi ! »

Ça en fait tellement que mon petit pécule diminue de façon inquiétante, mais je m'amuse trop pour y prêter attention.

Au *Union Sons Hall*, un orchestre de six musiciens noirs (comme tous les musiciens semble-t-il à la Nouvelle-Orléans) joue du *hot*, une musique puissante qui met les danseurs en transe. Assis sur une caisse renversée sur la scène, le trompettiste arrache à son instrument des accents tranchants comme des lames de couteaux.

« C'est Buddy Bolden, tout le monde l'adore ! »

Quand mon tas de pièces menace de s'épuiser complètement, Freddie me tire hors du club.

« Je connais un moyen de gagner de l'argent facilement, suis-moi... »

Il m'entraîne dans une cave de Basin Street où des hommes jouent aux cartes dans une odeur de tabac et de sueur.

« Donne-moi ce qu'il te reste, je vais nous "refaire". »

Mais, au bout d'une heure, Freddie se lève de table, dépité. Il semble qu'au lieu de « nous refaire », il ait perdu mes derniers dollars.

« Bah, demain est un autre jour. Je vais me coucher. À la revoyure, hein ? »

Et voilà comment je me retrouve seul sur le bord d'un trottoir, comme échoué, sans plus un *cent* en poche.

Comment faire maintenant pour rallier *San Luis* ? Mes rêves de victoire se sont évaporés dans les vapeurs d'alcool et la fumée des cigares.



En me réveillant au petit matin, j'ai retrouvé un peu de courage. Il me reste trois jours pour rallier *San Luis*. C'est tout à fait faisable, avec un moyen de transport approprié. Hier, Freddie m'a indiqué le chemin de la gare de Basin Street, au coin de Canal. C'est à deux pas.

La gare est en cours d'achèvement : c'est un bâtiment magnifique. Encore plus magnifiques : ces monstres formidables rangés l'un contre l'autre et crachant leur panache de vapeur ! Même si le chemin de fer est présent sur mon île, je n'ai jamais vu autant de trains réunis !

Sur la paroi d'un wagon de marchandises, je lis une inscription qui ressemble à *San Luis* : Saint-Louis.

N'apercevant personne, je fais coulisser la porte et me glisse à l'intérieur. Un parfum de café me saute

aux narines, qui me rappelle mon île. En tâtonnant, je trouve un empilement de sacs de jute aussi confortables qu'un matelas. Je suis tellement fatigué que je dors avant même le départ du train.

Je me réveille en sursaut à Memphis. Du moins, c'est ce que je lis sur un pilier de la gare, à travers une fente entre deux planches de la porte du wagon... juste au moment où celle-ci s'ouvre à la volée ! En même temps que la lumière pénètre en force dans la voiture, des exclamations jaillissent :

« Eh, viens voir ce que j'ai trouvé, tapi dans un coin ! »

Je n'attends pas de comprendre... Tandis que l'homme s'apprête à prendre pied dans l'habitacle, je jaillis comme un diable hors de ma boîte et, le repoussant, saute à bas du wagon. Je me mets à courir sans m'arrêter, poursuivi par les cris et les bruits de pas.

Alertés, des passants se mettent en travers de mon chemin. Je leur échappe en me faufilant entre leurs jambes. Grâce à mon agilité et à ma rapidité, j'esquive aussi les chevaux et les calèches qui veulent m'écraser.

Avoir fait tout ce chemin, et me faire arrêter maintenant ? Pas possible. Je ne peux pas rater le départ de la course !

Une heure plus tard, je cours encore quand je réalise soudain, le cœur battant comme au sortir d'un mauvais

rêve, que je suis sorti de la ville. J'ai réussi à semer mes poursuivants ! Ouf !

Sur ma gauche s'étire le grand fleuve, le Mississippi, si large qu'on dirait un lac.

Je sais qu'il me faut aller vers le nord en longeant le fleuve et que, au bout, il y a Saint-Louis.

Je me mets à trotter dans la fin d'après-midi. Dieu sait combien il me reste de kilomètres à parcourir.

À la nuit tombante, une charrette s'arrête à mon niveau. Le conducteur, un homme sec à moustache, se met à grommeler des mots incompréhensibles. D'après son ton interrogateur, je comprends qu'il me demande où je vais. Avec mes deux mots d'anglais, je lui réponds :

« Moi, Saint-Louis. Marathon ! »

L'homme, un fermier qui semble revenir du marché, pointe un doigt droit devant lui, me faisant comprendre qu'il voyage dans cette direction. Il me fait signe de grimper, et je ne me fais pas prier.

Une dizaine de kilomètres plus tard, je m'en mords les doigts. À l'allure où on va, j'aurais plus vite fait de marcher ! De plus, l'homme n'est pas causant. Après deux heures de ce lent train-train dans un silence de plomb, je pourrais lui arracher les rênes et pousser des « hue ! » enragés.

Arrivé à la ferme familiale, je suis accueilli par une aimable petite bonne femme, et les quatre enfants de la maison qui se cachent dans ses jupons. Le mari me fait signe de prendre place à la table familiale, où sa femme vient déposer une marmite fumante. Le repas se déroule dans un silence gêné, troublé seulement par les gloussements des enfants qui, entre chaque bouchée, coulent vers moi des regards amusés. Après le repas, le fermier me désigne une paillasse dans un coin de la pièce. Malgré ses dehors bourrus, on dirait qu'il ne se résout pas à me laisser partir seul dans la nuit. Je n'en ai pas envie non plus. Dehors, il fait aussi noir que dans le fond d'un puits, aussi j'accepte avec empressement son hospitalité.



Je repars à l'aube en petite foulée, après avoir salué mes hôtes. Je voyage tantôt à pied, tantôt à l'arrière de la carriole d'un paysan charitable, et même à cheval, derrière une caricature de cowboy tellement vieux qu'on se demande comment il fait pour tenir sur sa monture. Peut-être s'agit-il d'un ancien cowboy nostalgique de son glorieux passé ?

À chaque fois, je répète mes deux mots d'anglais en guise d'introduction :

« Moi, Saint-Louis, marathon ! » dis-je, très fier.

Le soir venu, moins chanceux que la veille, je dois me contenter d'un fossé pour dormir...

Le lendemain, aux petites heures du jour prévu pour l'épreuve du marathon, je crois encore pouvoir arriver à temps. De fait, un panneau indicateur me précise que je ne suis plus qu'à 80 kilomètres de mon but lorsque, tout à coup, un gros chien surgit d'on ne sait où et se met à courir vers moi en aboyant féroce.

Moi qui déteste les chiens ! Aussitôt, je suis inondé d'une sueur froide, et secoué d'un frisson glacé malgré la chaleur. Une seconde après, je brise ma paralysie et me lance dans une course effrénée pour semer l'animal. Mais, pour une fois, la lutte semble perdue : pas même le tombeur d'*El Chistavín* ne peut rivaliser avec un dogue déterminé à emporter un morceau de culotte...

C'est alors que, soudain, un rugissement se fait entendre, qui enflé jusqu'à couvrir les aboiements du dogue, en même temps que retentissent les vagissements asthmatiques d'un avertisseur sonore. Jetant un œil par-dessus mon épaule, je vois grossir et foncer sur moi une machine infernale, tandis que mon poursuivant détale, effrayé.

Un monstre de métal d'un rouge flamboyant s'arrête en grondant à mes côtés. Sur les flancs de l'engin, je lis un nombre : 999.

J'écarquille des yeux gros comme les roues de l'étrange attelage motorisé. Depuis mon ile, j'ai déjà entendu parler de cette dernière invention qui fait fureur de ce côté-ci de la mer, la Diable Rouge, la voiture de M.Ford, mais je n'imaginai pas en voir un jour, et encore moins monter à bord !

L'homme au volant soulève ses grosses lunettes en souriant de toutes ses dents :

« Tu vas où, mon gars ? »

Je récite ma petite rengaine :

« Moi, Saint-Louis, marathon ! dis-je, essoufflé.

- Saint-Louis, le marathon ? Alors, grimpe ! »

Je saute à bord de l'engin infernal. Le conducteur m'écrase la main dans une poigne de fer pour se présenter :

« Fred Lorz ! On dirait qu'on va dans la même direction ! »

Et, en même temps qu'il précipite sa voiture à une cadence chaotique sur la route poussiéreuse, le sympathique bonhomme se lance dans une causerie tout aussi endiablée, dans laquelle j'arrive tant bien que mal à comprendre que, en fin de compte, je devrai à un autre marathonien de participer à cette épreuve !

C'est donc un concurrent providentiel qui m'emmène maintenant à tombeau ouvert vers le stade olympique !



Épuisé, affamé et déshydraté, je me présente au bureau des inscriptions, devant lequel s'étire une file imposante.

Je tente de me frayer un chemin parmi une bande de géants tout en muscles mesurant chacun une tête de plus que moi.

« Pardon, s'il vous plait, excusez-moi... »

Un concert de protestations s'élève :

« Hé, mon petit ami ! Tu dois attendre ton tour ! »

C'est l'équipe états-unienne de lanceurs de disques. Je comprends tant bien que mal que ces derniers ne voient pas d'un bon œil qu'un petit latino leur souffle la place dans la file d'attente. Je regarde les mâchoires se serrer et les biceps se contracter, et tente de m'expliquer en mauvais anglais :

« Marathon ! Moi, courir marathon, quelle heure ?

- Le marathon ? Mais il fallait le dire plus tôt ! Le départ est dans moins d'une heure. Laissez passer notre ami, là, vous voyez bien qu'il va manquer le départ de sa course ! »

On me pousse en avant, on s'explique pour moi auprès de l'homme chargé de prendre les inscriptions,

qui note mon nom et me remet un dossard portant le numéro 3.

Mais... est-ce que j'ai l'intention de concourir dans cette tenue ? Ce n'est pas réglementaire !

Armé d'une paire de ciseaux raflée sur le bureau, un des lanceurs de disques s'approche de moi et j'ai un mouvement de recul.

Mais je n'ai rien à craindre : l'Américain n'en veut qu'à mon pantalon, l'amputant aux genoux pour en faire un short à peu près passable. Je remercie chaudement mon tailleur. Pour les chaussures, il ne peut rien faire, malheureusement. Qu'à cela ne tienne.

Je fais mine de prendre congé.

« Attends ! crie mon tailleur en me retenant par la manche. Est-ce que tu sais, au moins, où se donne le départ de la course ? »

Mon regard interloqué déclenche les rires. Tout à coup, deux lanceurs de l'équipe me hissent à bout de bras et trottinent vers la ligne de départ. Ils me déposent au milieu de la trentaine de concurrents incrédules ou moqueurs, à quelques secondes du coup de sifflet. Je reconnais Lorz, l'Américain qui m'a pris en stop...

Je n'ai pas le temps de reprendre mes esprits, que c'est parti !

Et donc, en ce début d'après-midi torride, par une température de 32°C, je prends le départ de la troisième édition olympique du marathon.

Évidemment, j'ignore tout du tracé de la course, n'ayant pas eu l'occasion de le reconnaître avant le départ. Mon plan est de rester dans la foulée des premiers, qui doivent bien savoir ce qu'ils font, eux. Pour commencer, nous faisons cinq tours de piste, sous les applaudissements nourris des spectateurs, excités à l'idée d'assister au départ de cette course réputée si difficile. Je réponds d'un salut de la main, ce qui provoque une rumeur enjouée dans les rangs.

J'ai du mal à croire à ce qui m'arrive : moi, le petit Cubain, je participe au marathon olympique, j'affronte les meilleurs coureurs du monde !

Mais au sortir du stade, dès les premiers kilomètres, je commence à déchanter. La canicule et la poussière rendent la course très pénible. Les chevaux, devant, et les voitures, derrière, soulèvent une poussière infernale qui s'insinue dans mes poumons pour m'étouffer.

Pour ce qui est de la chaleur et de l'humidité, je suis plutôt avantagé par mon habitude du climat tropical. Mais, pour ce qui est de la poussière des chemins, je suis au même régime que mes adversaires.

Après les premiers kilomètres de course, je réalise qu'il n'y a déjà plus personne devant moi. Je ne suis

pas le dernier, loin de là, puisque derrière moi la traine n'est plus visible. Mais, devant moi, personne non plus. J'essaie de me rappeler combien de coureurs comporte le peloton de tête : cinq ? Six ? Dix ? Davantage ? Une vague de découragement s'abat sur moi. Comment pouvais-je croire que moi, le petit Cubain gringalet, j'allais rivaliser avec des champions surentraînés ?

Mais, au kilomètre quinze, lors du premier ravitaillement en eau, je n'en reviens pas de l'accueil que je reçois : on lève le pouce à mon passage, on me crie des encouragements, on me tape sur l'épaule, on me pousse dans le dos. Je capte au vol des mots étrangers :

« Bien joué, mon garçon !

- Tu es un champion !

- Vas-y, le Cubain ! »

Au fil des kilomètres suivants, tout devient clair : des coureurs gisent sur le bas-côté, grimaçant de douleur. Devant moi, c'est l'hécatombe. Même les favoris ont capitulé devant la dureté des conditions.

Soudain, je comprends tout : les pouces levés, ce n'étaient pas des encouragements à tenir bon. Cela voulait dire : numéro 1. Les organisateurs de la course doivent être tenus au courant par radio de la tournure prise par la course. Ils ont compris avant moi que, suite aux abandons successifs, je suis devenu le favori.

Malgré la chaleur, malgré la poussière, la fatigue et le manque d'entraînement, c'est bien moi, le petit Cubain, qui fais désormais la course en tête !

À présent, plus rien ne semble pouvoir me priver de la victoire : l'exploit est à portée de main et je ne vais pas le laisser filer !



C'est sans compter sur un élément que je n'ai pas pris en compte...

Cela fait deux jours que je n'ai rien mangé, ou si peu. Soudain, dix kilomètres avant l'arrivée, la faim se rappelle à mon bon souvenir. Ce n'est vraiment pas le moment !

Le long de la route, j'aperçois des arbres dans un verger : des pommiers ! C'est une chance de calmer ma fringale...

Je saute d'un bond le fossé et, prenant à peine le temps de m'arrêter, rafle au passage cinq pommes vertes, que je gobe l'une après l'autre, toujours courant. Voilà ma faim calmée, et le dernier obstacle, qui pourrait empêcher ma victoire, éliminé.

Mais, quelques kilomètres plus loin, je suis pris de crampes d'estomac. La douleur est violente. Je ne peux pas continuer à courir, je dois quitter la route. Suis-je tombé sur de mauvaises pommes ? Ou bien la chaleur

et la fatigue du voyage se sont-elles liées contre moi pour me jouer un vilain tour ?

Ça n'est pas possible ! Je n'ai pas fait tout ce chemin pour abandonner si près du but ? Plié en deux de douleur, je vois bientôt passer devant moi un coureur américain, encadré par son médecin, qui lui tend une boisson reconstituante, et par son entraîneur, qui lui prodigue des conseils.

Moi, je n'ai ni médecin ni entraîneur pour m'aider. J'en suis sûr maintenant : les pommes vertes sont bien la cause de mon calvaire, et risquent de me priver de ma victoire. Je m'effondre au bord d'un fossé, plié en deux.

C'est si injuste que j'en ai les larmes aux yeux.

Peu à peu, la douleur se calme. Je reprends la course... pour de nouveau m'arrêter deux kilomètres plus loin sur le bas-côté, d'où je vois passer devant moi deux autres concurrents ! J'enrage ! Des sanglots obstruent ma gorge, m'empêchant de respirer. Je ne vais tout de même pas pleurer avant d'arriver ! Tout ce chemin pour rien ? Non ! Je ferme les yeux et m'oblige à retrouver mon calme.

Je repars en me tenant les côtes. Je me force à penser à autre chose, mais j'ai si mal, c'est comme si l'on me donnait des coups de couteau.

Un coup de klaxon retentit derrière moi.

Je reconnais aussitôt le véhicule qui m'a pris en stop sur la route de Memphis : la « Diable Rouge », la voiture de l'Américain.

La voiture roule à tombeau ouvert, me forçant à me jeter de côté pour ne pas être renversé. Mais elle ne roule pas assez vite pour m'empêcher de distinguer, à travers le nuage de poussière, les deux hommes assis dedans : Lorz et son entraîneur. Lorz a donc abandonné !

Et maintenant, il se dépêche pour pouvoir assister à l'arrivée. Est-ce une idée, ou l'Américain vient-il de m'adresser un signe d'encouragement ? Je reprends espoir et me redresse. Mon point de côté a disparu.

Je ne peux pas abandonner si près du but, après tout ce que j'ai traversé. Je puise au fond de moi un reste d'énergie pour continuer. J'enchaîne les pas, martelant mécaniquement le chemin poussiéreux, concentré sur mon objectif.

Pour penser à autre chose, je revois en esprit tout ce chemin parcouru pour arriver jusqu'ici. Surtout, je pense à ma mère, et à sa stupéfaction si j'étais vainqueur, elle qui n'y croyait pas ! Je pense à mon père, qui serait si fier de moi. Et, tout ce temps, j'aligne un pas après l'autre en essayant d'oublier la morsure du soleil, la brûlure dans mes cuisses, le feu dans mes poumons et les coups de couteau qui déchirent mes entrailles.

Les derniers kilomètres se dévident comme dans un rêve jusqu'aux abords du stade, où les spectateurs massés le long des cordons de sécurité, applaudissent sur mon passage. Quand je franchis la ligne d'arrivée, j'entends mon nom au micro, suivi de l'annonce de ma place de quatrième. Quatrième ! Seulement !

L'épuisement, la déception, la frustration de voir ainsi s'envoler la victoire, me terrassent. Je me laisse tomber au sol et me mets à pleurer à chaudes larmes. Je n'entends pas les applaudissements du public qui salue l'exploit inattendu du « petit facteur », je n'entends pas les commentaires élogieux des reporters au micro, je ne vois pas les officiels s'approcher pour me féliciter. Je ne fais que répéter à travers mes larmes :

« Quatrième... je ne suis que quatrième... »

J'ignore encore que sur la trentaine de coureurs ayant pris le départ, une poignée seulement ont été capables d'aller au bout de la souffrance, et que je suis l'un d'eux.

Comme dans un rêve, j'entends le nom des vainqueurs appelés au micro, et les vois monter sur le podium :

« Troisième place : Arthur Newton. Deuxième place : Albert Corey. Et le numéro 1 : Thomas Hicks ! »

Trois Américains... Il n'y a pas de place sur le podium pour un petit Cubain.

Mais alors que je m'apitoie sur mon sort, des journalistes s'approchent. Ils veulent m'interviewer :

« *El Andarín*, quelques mots pour la presse ! »

Comment connaissent-ils mon surnom ?

Au milieu de la cohue, un homme s'avance et pose une main sur mon épaule :

« *Señor Carvajal* ? »

L'homme parle espagnol. Il m'explique qu'il est un agent sportif parcourant l'Amérique du Sud à la recherche de nouveaux talents. Il est séduit par ma performance et me propose de devenir mon entraîneur et mon agent.

« On te surnomme *El Andarín*, c'est bien cela ? Le marcheur ? »

Je hoche la tête, ne comprenant pas encore ce qui m'arrive.

Et, tandis qu'il évoque les tournées à l'étranger et les participations aux futurs jeux, je n'en crois pas mes oreilles : on dirait bien qu'*El Andarín* n'a pas fini de courir...



À La Havane, la fête organisée pour mon retour est grandiose ! Tout le monde veut me saluer, me toucher, me parler, me féliciter. Fini, *El Andarín* : on me donne

du *Campeón*⁵ en veux-tu, en voilà ! Ma mère, la larme à l'œil, répète à qui veut l'entendre qu'elle a toujours cru en moi, qu'elle m'a soutenu dès le premier jour où je lui ai parlé de mon projet, et qu'elle a toujours dit que j'irais loin !

Au milieu du *Parque Central*, on a installé un podium, avec moi dessus cette fois, et mon nouvel entraîneur venu faire, pour tous, le récit de cette incroyable course. *El Presidente*, Don Tomás, est présent lui aussi, il a tenu à venir féliciter lui-même l'Enfant du Pays, pour sa contribution à la gloire de Cuba :

« Félix, mon très cher Félix, a-t-il dit, tu as mis notre beau, notre bien-aimé pays tout neuf au centre de l'Amérique Latine ! Désormais, grâce à toi, le monde entier sait qu'il doit compter avec Cuba ! »

Puis tout le monde a pris congé, car il était temps de regagner la maison de la *calle Àquila*, pour un repas à la hauteur de l'événement. Car le quartier a préparé un festin digne de son héros : il y aura une *parillada* géante, avec des *tamales*, du poulet à la créole et du *conгри*, le plat national à base de riz, de haricots et de lard.

5. *Champion en espagnol.*

On veut me porter en triomphe jusque là, mais je refuse tout net. Pour moi, il n'y a qu'un seul moyen de m'y rendre : en courant !

Derrière moi, j'entends les gamins de Colón m'appeler :

« Eh, *Campeón*, attends-nous ! »

Je me retourne sur eux et, tout en trottinant sur place, je leur lance :

« Pas le temps ! Les *tamales*, ça n'attend pas ! »

Alors je continue de courir dans les rues du Vedado qui descendent vers la mer, puis le long du Malecón, je cours jusque chez moi dans la lumière mordorée du soir.